

LE TOMBEAU

PAR

COSTIS PALAMAS

1930

415

PA

2.189

SECRET
1954

COSTIS PALAMAS

LE TOMBEAU

TRADUCTION RYTHMÉE ET ASSONANCÉE

PAR PIERRE BAUDRY



ATHÈNES

PARIS

LIBRAIRIE KAUFFMANN

SOCIÉTÉ D'ÉDITION

«LES BELLES-LETTRES»

28, RUE DU STADE

95, BOULEVARD RASPAIL



PRÉFACE

M. Pierre Baudry qui, depuis longtemps déjà, veut bien, poète lui aussi, s'intéresser à mes vers et en transposer parfois quelques-uns dans sa langue, vient d'achever une traduction rythmée et assonancée du « Tombeau ». Tous ceux qui l'ont lue — et de plus compétents que moi — l'ont trouvée très heureuse, bien que, à mon avis, le traducteur, surtout s'il traduit en vers, montre toujours plus son propre charme que celui de son modèle. Maintenant que cette traduction paraît grâce aux efforts méthodiques et à l'enthousiasme d'un grand ami de mon modeste travail, M. Georges Catsimbalis, j'ai cru devoir ajouter quelques lignes qui, avec d'autres écrites naguère par Tigrane Yergate, cet excellent autant qu'infortuné jeune écrivain arménien, immortalisé par Maurice Barrès dans son « Voyage de Sparte », faciliteront, je l'espère, aux lecteurs étrangers, la compréhension de cet ouvrage ainsi que des causes qui l'ont suscité.

Un enfant que j'adorais me fut cruellement ravi. Je le vois encore et, chaque fois que je le vois, mon émotion m'arrache des larmes. Est-ce l'amour paternel. Est-ce l'attachement du poète ? Ce sont je crois, ces deux sentiments à la fois, car l'un n'existe pas sans l'autre. Mais s'il me faut confesser la vérité, je crois que le poète l'emporte. L'enfant qui se débattait sur son lit de mort, l'enfant qui lentement se consumait comme de la cire et, autour de lui, la maison désolée, les amis compatissants, quel anéantissement pour le père ! En même temps, quelle source d'inspiration pour le poète ! Le père abîmé dans sa souffrance ne sait plus rien de la poésie. Mais le poète tout entier est là qui veille. Pour concevoir la tempête si intense qui s'agite en lui ou qui l'agite, il a besoin de calme : l'art, quel que soit le masque avec lequel il se présente, est au fond un répit. Lorsqu'il m'est venu à l'esprit d'écrire le « Tombeau », j'avais en moi la joie esthétique qui crée. La joie de l'artiste ne pouvait pas, bien entendu, se présenter à moi sans la douleur du père. De même que la douleur a sa douceur, la douceur a aussi sa douleur ; mais la douleur perdait son existence propre : elle devenait un

moyen. Comme les choses les plus dissemblables de ce monde par instants s'allient, transigent l'une avec l'autre pour se compléter, pour marcher ensemble vers une fin supérieure, vers un but harmonieux !

C'est pourquoi le « Tombeau » est à la fois un cri, ou, si l'on veut, une lamentation improvisée à la vue de la maison bouleversée par la Mort, mais aussi—et surtout—un produit de l'art et de la réflexion, présentant bien souvent les mêmes traits que mainte autre partie de mon œuvre.

COSTIS PALAMAS

Le « Tombeau » est un recueil de pièces consacrées par le poète à son enfant mort. Le poète ici rompt avec sa manière usuelle, qui est la réserve. Il éclate en sanglots. Il n'est plus le païen, le chrétien, le philosophe, l'artiste que nous connaissons : c'est un Hellène qui, devant la mort, s'abandonne au plus sombre désespoir. Pour comprendre le « Tombeau », il faut connaître les coutumes funéraires des Grecs modernes. Le mort est exposé dans une chambre dégarnie de ses meubles et, tout autour de lui, ses parents, ses amis prennent prétexte de sa beauté, de sa jeunesse ou d'une anecdote de sa vie pour improviser une « lamentation » au bout de laquelle toute l'assistance éclate en pleurs. Cette scène n'est pas décrite dans le « Tombeau ». Mais toutes les paroles douces et désolées qu'on a dites à l'enfant ravi au monde y sont enregistrées avec simplicité, avec une émotion intense. Voici les fleurs dont on remplit son cercueil, voici ses petites mains de cire qu'on croise sur sa poitrine, voici ses jouets qui lui donnèrent l'illusion d'être un soldat, un navigateur—et puis les derniers soins...

Il n'y a dans ce recueil aucune parole de foi, d'espérance. Quand les prêtres ont formé le cor-

tège et que les amis entraînent le père inconsolé en lui parlant de Dieu, de vérité, il demande qu'on lui épargne ces psalmodies mensongères, ces paroles de sagesse inutiles : - « Caron seul est Dieu et la vérité c'est la fosse. » Seule, dans ce recueil où la douleur revêt les formes les plus concrètes, domine et commande la figure de Caron. Le nom de Caron dans la littérature grecque n'est pas une image de rhétorique : il répond à une réalité. Pour le peuple grec il est encore aujourd'hui le dieu de la mort. C'est une des survivances de la mythologie païenne. Caron — à cause peut-être de son rôle d'ennemi des hommes — n'a pas eu la fortune de revêtir la livrée d'un saint chrétien. Il existe donc dans l'âme populaire, indépendamment de la religion. Mais ce Caron n'est plus le batelier qui fait passer les âmes dans sa barque. Les siècles ont modifié sa figure. Il rappelle plutôt le « Thanatos » des tragédies. Son attribut est d'aller conquérir les âmes ; pour arriver à ses fins, il subit diverses métamorphoses, mais il apparaît le plus souvent sous les traits d'un guerrier à cheval.

TIGRANE VERGATE

*Ce ne fut pas avec l'acier,
Avec le fer, ni l'or, ni même
Avec les nuances que sèment
Le peintre ou l'adroit imagier;*

*Ce ne fut point de pierre dure,
Ni de marbre, ni de granit
Que j'ai pieusement bâti
Pour toi la demeure qui dure.*

*Avec les trésors de l'esprit,
Au sein des régions divines,
Loin des changements, des ruines,
Vois ton palais, je l'ai construit.*

*Et c'est avec mes larmes toutes
Et ma douleur et tout mon sang,
Que j'ai creusé ses fondements
Et que j'ai recouvert la voûte.*

*Mais si tu crains, ô mon amour,
La solitude et le silence,
En ta royale résidence,
Appelle avec toi pour toujours,*

*L'essaim des douces créatures
Que comme toi ravit la Mort,
Ceux qui sitôt nés disparurent
Et ne fleurirent qu'une aurore.*

LORSQU'IL ÉTAIT EN VIE

VIENS en mes bras affectueux,
Reste avec moi, reste toujours
Immobile et silencieux,
Mon cher amour.

Ah ! puissé-je sentir encor
Sur mes lèvres et dans mon cou
Le doux frôlement de ta joue
Jusqu'à la mort.

Ah ! puissé-je encore sentir
Me baiser ta bouche vermeille,
Quand viendra l'instant de dormir
Le dur sommeil.

Oh ! la douceur de tes baisers,
Quelle harmonieuse chanson,
Quel léger souffle l'a créée ?
Quelle précieuse toison ?

Quel velours, quel duvet moelleux ?
Quelle soie ou feuille de rose ?
Quelle fleur fraîchement éclore ?
Quel fruit suave et savoureux ?

Je sais un lis immaculé,
Plus blanc que neige, albâtre, ivoire.
De caresses il se repaît
Depuis l'aurore jusqu'au soir.

Jamais sa feuille toute verte,
Et jamais sa corolle exquise
Ne frémit devant la tempête
Et ne trembla devant la bise ;

Un lis qui dans l'ombre apparaît
Tel un songe matériel
Qui s'évanouit au soleil
Ainsi qu'un stellaire reflet.

Tout ce qui l'approche et le touche.
Même le crime et le poison
Vite devient une chanson,
Sourire ou baiser d'une bouche.

Viens, mon enfant, viens dans mes bras
Et choisis pour t'y reposer
Le sol rugueux et desséché.
Que, depuis si longtemps, hélas !

Glacent la neige et l'aquilon
Ou brûle l'estivale ardeur,
Sol, que labourent le malheur,
La pensée et son aiguillon.

Le Temps, qui, là, passe et repasse
Et de la Mort plus d'un valet,
Aux pieds l'ont durement foulé,
Et partout ont laissé leurs traces.

Reste sur le sein de ton père,
Que dans ce long embrassement
Il puise une grâce plus chère
Que toute la grâce que prend

Au blond océan des épis,
Dont il déborde aux jours d'été,
Le champ, de cailloux parsemé,
Dont le sol dur semblait maudit.

LE TOMBEAU

DOUCEMENT, jadis, doucement,
Ayant eu soif de nos baisers
De l'inconnu tu t'es glissé
En nos étreintes, doucement.

Doucement, alors, doucement,
Au dur hiver et à ses deuils
A succédé le gai printemps
Pour te faire un meilleur accueil.

Doucement, jadis doucement,
Te caressait avec amour
Le zéphir, ô rayonnement
En la nuit, et rêve du jour.

Doucement, alors, doucement
Tu remplissais notre maison
De la douceur de l'ambre blond
Et de la grâce de l'aimant.

Doucement, jadis, doucement
La demeure vivait de toi ;
Tu faisais luire en notre toit
Tous les rayons du firmament.

Doucement, hélas ! doucement,
O lunes des yeux, de la bouche,
Sur votre meurtrière couche
S'éteignirent vos feux vivants.

Doucement, hélas ! doucement,
Et malgré nos tendres caresses
Pour l'inconnu tu nous délaisses
Et quittes nos embrassements.

Doucement, hélas ! doucement,
O Rythme, ô Rime, ô Verbe, ô Vers,
Plantez des myrtes toujours verts
Sur son funèbre monument.



O petites mains adorées
Qui sur la couche du martyr
Semblez, de perle ou bien de cire,
Mains par l'agonie torturées,

O vous menottes bien-aimées,
Fleurs de la chair et fleurs du sang,
De vous naissent les liens puissants,
O vous, menottes bien-aimées ;

O vous, petites mains fragiles,
Le moindre de vos mouvements
Attire à vous comme un aimant
Les vouldoirs les plus indociles ;

Petites mains dont la caresse
En la neige des blancs cheveux,
Fait refleurir l'âme des vieux
D'une floraison de jeunesse ;

Dans le cœur le plus corrompu,
O vous, miraculeuse paire,
Faites jaillir comme un éclair
La vive splendeur des vertus.

On dirait que vous connaissez
Un tas de furtives magies,
Vous avez des câlineries
Qui semblent des gestes sacrés.

Petites mains, vous avez pris
Les lis ainsi que des trésors;
Et du soleil, le rayon d'or,
Vous le chassez, chasse inouïe,

Voulant saisir son étincelle
Pour vous en faire une parure,
O mains. petites créatures,
Plus nobles que les tourterelles.

Quel mal avez-vous donc pu faire
Que maintenant, infortunées,
Mains, vous voilà crucifiées
Sur votre douloureux calvaire?

De tout ce silence au dehors
La nuit inspire plus d'horreur :
Le chien s'est tu qui, tout à l'heure,
Comme un damné hurlait à mort.

Sur votre douloureux grabat,
La veilleuse met sa lumière
Et l'on croit voir dans l'ombre, hélas !
Brûler un cierge mortuaire.

Et dans le funèbre océan,
Comme une épave j'aperçois
Votre convulsif mouvement
Qui me fait frissonner d'effroi.

Dans la nuit vous luisez, ô mains,
Comme deux cierges diaphanes
Que brûle une vivace flamme
Invisible à tout œil humain.

Tantôt comme paralysées
Par le mal, vous, jadis si lestes,
Vous recevez sans un seul geste
Mes caresses et mes baisers.

Tantôt, comme une aile d'oiseau
Que la balle du chasseur blesse,
Un frémissement de détresse
Vous agite dans un sursaut.

Tantôt, comme en une prière,
En une fervente oraison,
O mains, vous vous levez en l'air
Avec un geste grave et bon.

Tantôt, un combat sans espoir
Vous tient étroitement unies
Comme si, tout près, dans le noir,
Ouvrait sa gueule une lamie.

Et puis soudain, infortunées,
Comme si le feu du martyr
Ou bien un vigoureux délire
Vous eût, pauvres mains, affolées,

Vous torturez à coups nerveux,
Comme si, l'hydre les rongerait,
Les boucles de vos longs cheveux
Que le fer jamais n'approchait.

Vous fîmes-nous donc quelque mal,
O mains, que vous nous punissez ?
Car c'est nous que vous torturez
Et que ronge l'hydre infernale.

*

EN face dans l'ombreux jardin,
Sans s'interrompre les oiseaux,
Pinsons, rossignols, et moineaux
Chantent d'harmonieux refrains.

Ils chantent toute la semaine,
Sur les sapins et sur les ifs,
Sur les kiosques, dans les massifs,
Et sur le marbre des fontaines.

Ils saluent de leurs chants l'aurore
Ou bien le crépuscule triste ;
Tantôt gazouillent des solistes,
Tantôt tous joignent leurs accords.

Et la caressante musique
De toutes ces chansons d'oiseaux
Est comme un arôme mystique,
Extrait de rires, de sanglots.

Mais il manque à ces mélopées,
A ces chansons, à ces refrains,
Cet inénarrable chagrin
Qui ronge l'âme torturée.

O cher être, mon doux enfant,
Que la fièvre à présent dévore,
Qui créera les mornes accords
D'un thrène sombre et déchirant ?

Qui dira quel ver s'est glissé
Dans ton petit corps tout en fleurs ?
Qui dira quel ver a scellé
Ta lèvre au babil gazouilleur ?

Qui dira l'atroce martyre,
Qui dira quel affreux tourment
Fit disparaître en un moment
Les fossettes de ton sourire ?

Oh ! qui dira de ton regard
La douloureuse fixité ?
Oh ! qui dira l'immensité
De tes yeux insomnes, hagards ?

Et qui dira leur profondeur,
L'inébranlable et dure pierre
Des yeux dans l'insomnie dernière ?
Couple autrefois plein de splendeurs,

Réfléchissant dans son miroir
Toutes les humaines bontés,
Octroyant sa double beauté
Au blond soleil et à sa gloire.

Oiseaux, il manque à vos refrains,
A vos chansons, vos mélopées,
Cet inénarrable chagrin
Qui ronge l'âme torturée.

Et dans votre doux gazouillis
Qui ne fait qu'aviver ma peine,
Dans vos pépiements et vos cris,
M'apparaît une âme inhumaine.

*

TES cheveux en une onde folle
Cadrant ton gracieux visage
Le faisaient paraître une image
De saint portant une auréole.

Mais quand l'affreuse fièvre vint,
Sur ton petit front qui s'incline,
Ce fut la couronne d'épines
Qu'on mit au doux Nazaréen.



FAISONS toilette, que Caron
Ne te trouve pas sans parure ;
Avec de l'eau de rose pure
Je veux laver ton petit front.

Et ces jolis cheveux de soie,
Souffre, enfant, que ta mère encor,
Hélas ! pour la dernière fois,
Les peigne avec des peignes d'or.

Car j'ai peur que le noir Caron,
S'il te croit pauvre et sans caresses,
Ne mette un comble à ta détresse
Par son dédain et ses affronts.



O mes amis et mes amies
Cœurs généreux, âmes si bonnes
Qui de bouquets et de couronnes
Fêtes un jardin de son lit,

O mes amis et mes amies,
Ames bonnes, cœurs généreux
Apportez les gerbes fleuries
Des lilas fragrant et soyeux.

Sur ses petits pieds fatigués,
Répandez les parfums troublants
Que distillent les lourds bouquets
Des narcisses jaunes et blancs.

Autour de son pâle visage,
Où les Pléiades sont éteintes,
Où le sourire a fait naufrage,
Mettez les funèbres jacinthes.

Apportez-lui, fraîches coupées,
Du fond des verdoyants jardins.
La violette, enfant du matin
Et d'une goutte de rosée.

Croisez avec toutes ces fleurs
Les petites mains enfantines,
Portez des fleurs comme des cœurs,
Comme des étoiles divines,

Et des fleurs comme dans les cieux
Les nuages, les papillons ;
Et des fleurs ainsi que ses yeux,
Et que sa bouche, doux fleurons.

Et vous enfin, ô fleurs mignonnes,
Qui dispensez aux noirs hivers
Une floraison printanière,
Mauves et rouges anémones ;

Puis, inodores, vous voilà
Fleurs étrangères, somptueuses,
Fleurs nobles et majestueuses,
O frigides camélias,

O fleurs, on dirait que la Mort
De ses propres mains vous a faites,
Couronnez sa petite tête
Et la splendeur de tout son corps.

O Fleurs, ô mortuaires fleurs
Dont est jonché son petit corps,
Du rêve êtes-vous la douceur
Dans le lourd sommeil de la mort ?

Êtes-vous le prodige beau
D'un peintre au merveilleux talent ?
Voyez-vous plus distinctement
En l'obscurité du tombeau ?

Êtes-vous la chose plus claire,
O Fleurs, que notre esprit humain ?
Êtes-vous plus que la lumière
Jaillie d'un front presque divin ?

Êtes-vous fleurs plus rapprochées
De la clarté des esprits purs ?
Savez-vous le mystère obscur
Des insondables mausolées ?

Le voisinage de la Mort
Vous donne tant de profondeur,
O Fleurs, ô mortuaires fleurs
Dont est jonché son petit corps!

DANS le voyage souterrain
Où le noir cavalier t'emporte,
Surtout n'accepte de sa main,
Enfant, nul don, d'aucune sorte.

Et si la soif vient, ne bois pas,
O fleur ternie, ô pauvre lis,
L'eau de la rivière d'oubli
Dans le sombre monde, là-bas.

Oh ! ne bois pas, car, pour toujours,
Tu nous oublierais, mon cher être,
Mais place un repère aux détours
Du chemin pour t'y reconnaître.

Et puisque tu es si léger,
Comme l'hirondelle petit,
Que sur ton corps ne retentit
La lourde armure du guerrier;

De la Nuit trompe le Sultan,
Échappe au Cerbère jaloux,
Envole-toi furtivement ;
De là-bas, reviens parmi nous.

Reviens entre les murs déserts
De la demeure, ô cher enfant,
Fais-toi la caresse de l'air
Et caresse-nous doucement.



FRÉMIS, frémis, ô cœur méchant,
Bois du vinaigre, bois du fiel;
Frémis, ton âme, ton enfant
Part pour le voyage éternel.

Il ne te reste qu'une icône
Que ne traça nul doigt humain;
Tu la porteras dans ton sein,
Et sur ta tête pour couronne.

Dans le vide de tes désirs
Et l'inanité de tes vœux,
Maintenant vit un souvenir
Plein de vestiges nébuleux;

De vestiges tremblants et sombres
Comme de vagues revenants,
Et de vestiges éclatants
Comme la foudre parmi l'ombre,

Ou la vive phosphorescence
De l'opaque mer dans la nuit ;
Certains ayant la transparence
De glace où nul soleil ne luit.

En toi toujours comme au dehors,
Partout où te portent tes pas,
Partout, tu respires, hélas !
L'arome éteint du vase d'or.

Avec Lui, toujours enlacé,
Tu restes et parles sans cesse.
Il t'éveille de sa caresse
Et t'effleure de ses baisers.

Près de toi, devant ou derrière,
Au loin ou bien à ton côté,
D'une âme invisible et légère
Brille la mystique clarté.

Mais, ô mon pauvre cœur meurtri,
Aucune, hélas ! de ces chimères
Qu'insaisissables tu saisis,
Autour de toi, devant, derrière,

Aucune, pas même l'icône
Que ne traça nul doigt humain
Et que tu portes dans ton sein
Et sur ta tête pour couronne,

Ni l'âme forte, indestructible,
Ou bien le souvenir vainqueur,
Ni même l'amour destructeur
Des corruptions incorruptibles,

Les fictions sentimentales
Et tous les leurre de l'esprit,
Non, non, ces chimères ne valent,
O pauvre cœur endolori,

Ce frêle corps, si gracieux
Qui s'est échappé de tes mains
Et, s'envolant devant tes yeux,
A disparu dans le lointain.

*

P OÈTE, ô tresseur de chansons,
Qui, par tes accords pleins de pleurs,
A travers les feuilles du cœur
Fais courir d'étranges frissons,

La bise meurtrit maintenant
Les feuilles du cœur que, naguère,
Avaient brûlées les feux solaires ;
La grêle les bat durement.

Un insatiable corsaire
En a saccagé les trésors,
Une par une elles plieront
Sous l'âpre souffle de la Mort.

Et maintenant, feuilles flétries,
Bien que parfois, elles remuent,
Et qu'avec un reste de vie
A lutter elles continuent,

Hélas! de leurs plus beaux élans,
De leurs luttes, de leur audace,
De leurs suprêmes mouvements,
En leurs cellules, leur surface,

Poète, ô tresseur de chansons,
Il ne reste que ta douleur,
Ta lugubre voix dont le son,
Écho triste, sans cesse pleure,

Et redit ceux qui s'enfuyant
Font solitaires les logis,
Et des plus adorables nids
Un lieu hanté de revenants.

Tu m'es, cher enfant, apparu .
 Comme le juge et la victime,
 Et moi j'étais le détenu,
 Qui commis l'exécrable crime.

Des félicités du néant
 Où tu dormais, je t'ai jeté
 Dans les vagues de l'océan.
 Oh ! l'abominable forfait !

Larmes pures, où êtes-vous ?
 O barbare assassin, frissonne ;
 Vil meurtrier, tombe à genoux.
 — Pardonne-moi, juge, pardonne.

*

JE ne veux parmi la fraîcheur
De ton pauvre petit tombeau,
L'ornement unique et nouveau
D'aucune somptueuse fleur.

Aucune plante singulière,
Enfant, ne fleurira jamais
A l'ombre du morne cyprès
Abritant ta couche dernière.

Je n'y veux voir d'autre feuillage
Que les mille herbes innommées,
Toutes les fleurettes dorées
Et les camomilles sauvages.

Mais cette modeste parure,
Objet du vulgaire dédain,
Qui sans semis et sans culture,
Sans que l'arrose aucune main,

Poussera, seule et délaissée,
N'ayant point d'autre jardinier
Que les larmes de la rosée
Et le doux rayon printanier,

Ces simples, ces timides fleurs,
De ta tombe suprême adieu,
Répandront comme certains yeux
Des scintillations de pleurs.

Et de certaines chevelures
Elles répandront le frisson ;
Elles feront de doux murmures
Enivrants comme une chanson.

Et leur balancement lassé
Aura tout le charme des mains :
Elles enverront des baisers
Avec des gestes enfantins.

Ces simples, ces timides fleurs
Que l'on dédaigne, auront pour moi
Une incomparable splendeur :
Elles seront un peu de toi.

CACHE, ô mère, dans la maison
L'enfant qui joue à ton côté,
Car l'épouse du noir Caron
Prépare un lugubre banquet.

Au fond du ténébreux Tartare,
Parmi la glace et les frimas,
La mort, cette goule barbare,
Eut faim et soif hélas ! hélas !

La chair des enfants est la manne
Qu'elle a voulu pour ce festin ;
Son plat est un squelette humain
Et, pour coupe, elle tient un crâne.

Pour les remplir tous deux, l'ogresse
Veut une nouvelle ambroisie;
Elle rêve une folle orgie
En une interminable ivresse.

Elle désire, au lieu de vin,
Le sang vermeil comme les roses,
Et, pour pâture, les corps roses
Des fillettes et des blondins.

Pour orner ses vases antiques
Où les araignées ont niché,
Elle veut cueillir un bouquet ..
De jeunes têtes sérapiques.

Il lui faut des joues de velours,
Des lèvres comme des cerises;
Alors elle appelle son fils,
Nouvel Hérode, à son secours.

Puis elle l'envoie, moissonneur,
Inexorable cavalier,
Partout, ravager le bonheur
Et les délices du foyer.

Cache, ô mère, dans la maison
L'enfant qui joue à ton côté,
Car l'épouse du noir Caron
Prépare uu lugubre banquet,

La table est mise, pauvre mère,
Et sans fin la goule cruelle
S'enivre aux nectars de la terre
Et se gave des plus doux miels.

LES vivants pleurent ton trépas,
Les choses même te regrettent,
Et les coins que tu fréquentas,
Se souvenant de toi, répètent :

— Ici tout un soir il bouda
Puis le cœur gros il s'endormit.

— Ah ! combien ici le charma
Le premier conte qu'on lui dit.

— De l'Amour demi-nu naguère
J'admirais chaque nuit la grâce.
Maintenant je n'ai plus, hélas !
Que son petit lit solitaire.

— Je désirais l'avoir toujours.
Il venait un livre à la main.
Que de lectures chaque jour
Me gazouilla le cher bambin.

—Et sur mon sein que d'hécatombes
Il entassait avec ses jouets,
Comme si j'étais une tombe,
Je ne le verrai plus jamais

Car tout à coup la mort sauvage,
Jalouse de nous voir heureux,
Mit fin à son doux badinage,
A ses caprices, à ses jeux.

—Quel harmonieux cliquetis
Faisait son sabre abandonné!

—Que de fois il halait ici
Son navire désarmé.

—Malade on me le confia
Et l'on ne le prit que défunt.

—D'un flot de pleurs on m'arrosa
Et l'on me brûla des parfums.

—Comme moi, cierge mortuaire
Brûle et se fond son petit corps...

—Aux portes, aux croisées, dehors
Mugissent le vent, le tonnerre;

Leur infernal mugissement
Se répercute en notre cœur.
Avec eux gémit lourdement,
Autour de nous, notre demeure.

Un choc violent à minuit
De peur fait tressaillir ta mère :
Elle frémit, puis, à ce bruit,
S'écrie, — illusion amère :

« J'entends notre enfant revenir ;
Il est à la porte, dit-elle ;
Et pour qu'on aille lui ouvrir
Il se lamente et nous appelle. »

O gracieux et doux enfant,
Toi qui grandissais parmi nous,
Affectueux, bon, innocent,
Cherchant, aimant toutes et tous,

A la Beauté comme aux laideurs,
A tes parents, aux étrangers,
Tu prodiguais en ta candeur
Tes caresses et tes baisers.

Et lorsque la mort vint un jour
Voulant te prendre dans ses serres,
Tu l'enlaças avec amour
Ayant cru que c'était ta mère

DE ton beau visage enfantin,
Qu'on eût dit de marbre sculpté,
Un doux charme se dégageait,
Un charme exotique, lointain.

Il faudrait un hymne étranger,
Une surhumaine harmonie,
Ou du pays de l'oranger,
Ou du fond de la Teutonie;

Il faudrait une symphonie,
Une sonate toute douce,
Qui vînt te tenir compagnie,
Enfant, sur la suprême route.

Puissent l'hymne mélodieux
Et ta petite âme ravie
Se rencontrer, s'unir tous deux
Sur le seuil d'un blanc paradis.

*

JE ne puis pas concilier
Ta pensée avec le néant !
Dans le mortel accablement
De mon esprit crucifié,

Je vois quelque chose surgir
Et tout doucement se mouvoir :
Alors j'ouvre, sans réfléchir,
Mes deux bras pour t'y recevoir.

Quelquefois je t'attends d'ici,
Quelquefois je t'attends d'ailleurs;
Je t'attends partout, à toute heure,
A l'aube, le jour et la nuit.

Oh ! la douleur inextinguible,
Du cœur ô cruel battement,
Pour celui qui sans cesse attend
Un retour, hélas ! impossible.



Où retrouver le statuaire
Antique au merveilleux ciseau ?
Où de la mignonne Hégésio
Retrouver le deuxième père ?

Où trouverai-je l'inconnu
Praxitèle du Céramique,
Qui sur une stèle menue,
Sur un marbre du Pentélique,

Te fera revivre à jamais,
Sans ornements et sans parure,
Comme il sculpta la vierge pure,
A broder toujours occupée ?

Qui fidèlement sur la pierre
Reproduira tes traits charmants,
Tes yeux tout remplis de lumière
Et ton sourire séduisant ?

Adorable petit garçon,
Avec ton nouvel habit bleu,
Avec ton livre, tous tes jeux
Et la solitaire maison,

Dans la si douce compagnie
De ton frère aimé, de ta sœur,
De ta pauvre mère chérie
Que ronge à présent la douleur?

Il mettrait là ta vie heureuse,
Naguère en sa simplicité,
Puis, à l'écart, il sculpterait
Une lyre silencieuse.

Quand donc trouverai-je ici-bas
Le sculpteur des stèles d'antan
Qui revêtira tout de blanc
La profonde nuit du trépas?

L'artiste qui, charme érotique,
Sur l'épouvante de la mort,
Étendra, comme un manteau d'or,
Le ciel splendide de l'Attique?



IL est quelquefois des revers
Qui frappent inopinément,
Sans la foudre, sans les éclairs,
Les tempêtes ni l'ouragan.

Il est parfois de sombres drames
Ainsi que certains châtiments,
Sans aucun héros qu'on acclame,
Sans nulle histoire et nul roman.

Il est quelquefois des ruines
Qui, nous frappant soudainement,
Effarent le raisonnement,
Comme une vengeance divine.

Il est parfois de sombres drames
Dont l'évolution funeste
Déroule son obscure trame
Parmi les vies les plus modestes.

Oh! le calme des grands flots bleus
Qui dévorent de leur morsure,
Douce, caressante mais sûre,
Les continents silencieux!

Oh! les plus dramatiques drames,
Dont les lèvres furent scellées,
Aucun Eschyle ne proclame
Vos grandeurs inimaginées!

L exhale un gémissement
 Ultime, le cher tourtereau,
 Avec un faible et long sanglot
 Qui glace en mes veines le sang.

O nuit maudite du grand crime,
 Du juste le cruel calvaire
 Et le passage de l'abîme
 Remplissent ton silence austère.

Où donc le port hospitalier
 Dans la furieuse tempête ?
 Où la pierre, dur oreiller,
 Afin d'y reposer ma tête ?

O toi, Puissance de l'esprit,
 Qu'en vain j'appelle à mon secours,
 Dévoile à mes regards ravis
 Ton front plus brillant que le jour !

Mais voilà que lente, soudain,
Tu te déroules à mes yeux,
Sage explicatrice de Dieu,
Des mondes et du genre humain.

Dans leur sacro-sainte épouvante,
Les hommes t'ont donné cent noms :
Pour Socrate tu fus démon,
Tu fus Béatrice pour Dante !

Génératrice des Idées,
Sublime et malheureuse, hélas !
Qui toujours aimes les combats
Et toujours en sors écrasée !

Ton vêtement, c'est l'Infini,
Ta mitre toutes les étoiles,
Mère des Idées, du génie,
Souleveuse obstinée de voiles.

Toujours tu tends l'oreille et luttas,
Partout tu regardes, tu scrutes
Les ténèbres impénétrées.
Oh ! de l'implacable Araignée

Les infailibles guets-apens !
(Hélas ! le pauvre tourtereau
Exhale un faible et long sanglot
Qui glace en mes veines le sang !)

Comme si ton cœur incompris
Sentait quelque chose d'humain,
Tu t'es mise sur mon chemin
Escortée de tous tes petits.

De tous ceux qui dans l'univers
En grandissant se sont repus
De la torture du mystère
Et de ton ivresse, Inconnu.

Tous ceux que les Ganges, les Nils,
Les platanes de l'Ilissus
Ont vu de leur poigne virile
Tenir un scalpel résolu ;

Tous ceux que les siècles nouveaux
A l'étranger encor répètent.
Les légions des Kants, prophètes
Présomptueux et magistraux,

Que l'on voit d'un geste hardi
Tenir un scalpel arrogant
Et l'enfoncer sereinement
Dans la matière et dans l'esprit.

O paroles de vanité,
O vains discours prétentieux
Qui disent : Voilà ce qu'est Dieu,
Et crient : Voici la Vérité.

Et ce Dieu reste insaisissable
Comme la poussière vermeille
Qu'à nos yeux montre le soleil
Au fleuve d'éther impalpable.

La Vérité, ce phare immense,
N'est qu'une veilleuse funèbre
Éteinte à demi, qui, plus denses,
Montre autour d'elle les ténèbres.

(Il exhale un gémissement
Ultime, le cher tourtereau,
Avec un faible et long sanglot
Qui glace en mes veines le sang.)

O voix profondes des prophètes,
Et vous, prétentieux discours,
Où trouverai-je une retraite ?
Qui va venir à mon secours ?

Où donc le port hospitalier
Dans la furieuse tempête ?
Où la pierre, dur oreiller,
Afin d'y reposer ma tête ?

Dans quel astre, sur quelle cime,
En quels cieux ou quels paradis,
En quels chaos, gouffres maudits,
Aux mystères de quels abîmes,

Dans le fond de quel précipice
Chercher mon amour disparu ?
A quel monstre ou ver inconnu
Redemander mon Eurydice ?

O paroles de vanité,
O vains discours prétentieux !
Le Trépas, voilà le seul Dieu,
Et le Tombeau, la Vérité.

*

Du martyr, en laissant la terre,
Tu vêtis l'aspect trois fois saint:
Le voile sacré du mystère
T'enclôt à présent dans son sein.

Pour moi tes années enfantines
Sont des symboles prophétiques,
Et je n'ai point d'autres reliques
En l'irréparable ruine.

Tu versas en moi la science
Et chassas ma perversité;
Ta douleur m'a régénéré:
Elle me tient lieu de croyance.

*

DE la Vie, ô génératrice,
Pauvre mère, vois, devant toi,
Hurler de triomphe et de joie
La Destinée dévoratrice.

Pour faire une statue sublime,
Tu coupas le marbre parfait
Sur la plus virginale cime
De ton admirable beauté.

Tu commenças à le polir
Avec ton maternel amour :
Le ciseau, ce fut ton désir ;
Des mains, l'esprit fut le secours.

C'était la résurrection
De ta jeunesse disparue.
Je disais : Voilà Cupidon
Avec ton sourire ingénu !

Mais plus ton œil considérait,
Observateur et soucieux,
La statue qui se dessinait
Dans le bloc encor nébuleux,

Tu le serrais jalousement,
Comme pour lui faire, en ton sein,
Un sanctuaire, tiède, blanc,
Où l'ériger, ce marbre saint.

Mais ton étreinte fut trop forte :
Le marbre en tes bras s'est brisé ;
Voilà que le Néant emporte
La statue, rêve inachevé.

Le sein désert, vides les mains,
O pauvre mère tout en pleurs,
Tu restes, ô sombre destin,
Une statue de la Douleur.

ÉCOUTE, écoute, infortunée
 Ce que gazouillent les oiseaux :
 — Tous les deux, ils s'en sont allés
 Combattre au marbre du champ clos,

L'Amour mignon, le frêle Infant,
 Et le gigantesque Trépas.
 Jamais l'on ne vit un combat
 Plus fougueux, plus terrifiant.

Anxieuse, et dans la stupeur,
 En deux camps, la nature entière
 Envahit alors la carrière
 Pour voir qui serait le vainqueur.

En deux partis tout l'Univers
 Se sépara, rempli d'effroi :
 Les méchants sont comme une mer
 Et les bons comme un vaste bois.

Deux armées soudain se formèrent
Deux incalculables cohues ;
Mais leur puissance est superflue,
Leur aide vaine et mensongère.

Depuis le matin jusqu'au soir
Se battirent les deux héros.
Avec l'Olympe lutte Éros
Contre l'Hadès, et sans espoir.

Ils se battent, et le Trépas
Gigantesque sort triomphant :
Le bel Amour, le bel Infant,
Tombe et ne se relève pas.

Les aurores et les printemps
S'en vont, et, dans le champ funèbre,
Se déversent les hurlements
De l'Enfer avec ses ténèbres.

Et des méchants l'onde aussitôt
Submerge la création ;
Le noir déluge de ses flots
Porte en tout la destruction.

*Rejette ces vaines parures
Que sur ton corps je voulais mettre:
Elles sont un nuage obscur
Qui plus lointain te fait paraître.*

*Quitte couronne et pierreries,
Déchire les pourpres, les soies,
Reviens comme tu fus jadis;
Reviens, enfant, que je revoie*

*Longtemps ton petit corps de fleur
Et ton regard plein de lumière...
Chaque phrase est une chimère
Et chaque vers un pauvre leurre.*

*La seule, la bonne chanson
Que ma lyre n'a su chanter,
Fais-en la pieuse oraison,
O mon âme, adore et te tais...*

(24 Février - 9 Mars 1898)



ATHÈNES, IMPRIMERIE "HESTIA," 4577

